

les mouvements révolutionnaires actuels et le marxisme

PIERRE NAVILLE

Mon intention n'est pas d'apporter ici une réponse précise au problème des relations entre les mouvements révolutionnaires actuels et le marxisme, mais de poser quelques questions, et d'abord : ce problème relève-t-il de la sociologie ou de la politique ? Il faut constater que jusqu'à présent la sociologie et les sociologues s'en sont désintéressés. On ne peut pas dire qu'il existe actuellement une sociologie des mouvements révolutionnaires présents. Il existe une sociologie des changements sociaux, de la politique considérée comme système électoral, et c'est à peu près tout. La question relève donc plutôt de la politique, ce qui veut dire aussi de l'action militante. D'où les interprétations de l'action, et des interprétations théoriques générales faites par des gens qui ne sont pas toujours partie prenante à l'action, mais ont des idées intéressantes.

Il s'agit donc d'un sujet assez difficile à traiter ici, et il me semble que l'on est obligé de mélanger une expérience pratique et une réflexion plus théorique.

Que signifie la relation possible entre le marxisme et le mouvement révolutionnaire ? Y a-t-il des mouvements révolutionnaires qui soient des mouvements qui ne relèvent pas dans une certaine mesure de l'analyse marxiste, ou même direction de type marxiste ? On peut poser la question. En effet, les mouvements anarchistes peuvent se déclarer, et se déclarent révolutionnaires et extérieurs à l'idéologie marxiste, à une conception marxiste de la lutte sociale. Néanmoins, on sait bien qu'il y a eu historiquement, et qu'il y a encore aujourd'hui, un certain rapport entre l'idéologie du mouvement anarchiste, européen du moins, et le marxisme. Il a toujours existé une communauté de polémique et de domaine d'action entre ces tendances. Par ailleurs, il y a des mouvements que l'on peut qualifier de soulèvements nationaux anti-impérialistes, etc... Sont-ils des mouvements qui relèvent du marxisme en tant qu'objectif qu'ils se fixent eux-mêmes, ou non ? Il existe aussi des mouvements révolutionnaires dont la doctrine est à peu près indiscernable en dehors de mots d'ordre immédiats.

On pourrait alors presque dire que lorsqu'on parle des relations entre les mouvements révolutionnaires et le marxisme, c'est une sorte de tautologie, car on suppose que si l'on parle de mouvements révolutionnaires, il s'agit de mouvements ayant une direction, un objectif et une possibilité de se réaliser qui relèvent du marxisme. Pour les marxistes, tout mouvement qui n'entre pas dans cette définition n'est pas un mouvement révolutionnaire, à tort ou à raison ; c'est bien là la vraie question qui se pose. C'est ainsi que les choses se présentent dans l'esprit des dirigeants marxistes, et cela veut dire qu'ils sont liés à la tradition inaugurée par Marx en personne, non en tant que théoricien de l'économie ou sociologue, mais en tant que promoteur de groupements communistes, en France, en Allemagne et ailleurs, et comme participant actif à la Première Internationale, protagoniste de luttes de tendances extrêmement vigoureuses, tradition qui a déteint sur la Deuxième et surtout dans la Troisième Internationale, tradition qui n'a pas que des côtés positifs. Certains estiment que les mouvements révolutionnaires ont été pervertis par Marx lui-même et sa façon de mener les polémiques théoriques et pratiques dans le mouvement.

S'il y a une identité présumée chez les marxistes entre leur conception du développement social et politique, et le caractère révolutionnaire d'un mouvement, la preuve en reste à faire. Tel est justement l'objectif d'une élucidation de la théorie de la révolution. Il faut prouver que les idées que l'on défend sont efficaces par rapport à l'objectif fixé, qui est de faire une révolution, définie elle-même par ses objectifs. Il faut donc définir les mouvements révolutionnaires comme une analyse des forces en présence, un certain type de rapports de force, et par l'objectif assigné à ces forces. L'analyse des forces en présence consiste à savoir qui est l'ennemi, qui est l'adversaire, et quelles sont les forces qu'on interprète, qu'on met en mouvement et qu'on contribue à mettre en mouvement, selon quelle stratégie et avec quelle tactique. Puis, c'est savoir quel est l'objectif qu'on se fixe, à court terme, à long terme, partiel, général, etc..., tout ce que les militaires appellent le centre de gravité, savoir où doit porter l'effort, et dans quelles conditions.

La situation actuelle se caractérise par une dispersion extraordinaire dans tous ces domaines, et cela complique énormément le problème posé par la signification des mouvements révolutionnaires dans le monde d'aujourd'hui, par rapport à ce qu'était la situation il y a seulement une trentaine d'années. D'où des typologies sommaires qu'il y aurait lieu d'inventorier d'un peu près, et qui se ramènent à peu près aux exemples suivants :

1. Les mouvements révolutionnaires dans les pays capitalistes industriellement développés, les grandes métropoles impérialistes. Dans ces pays et régions, notamment l'Europe Occidentale et l'Amérique du Nord, on se réfère à des mouvements aussi différents que ceux des noirs aux U.S.A., la révolte estudiantine, des émeutes paysannes, certaines grèves ouvrières. On a tendance à isoler ces mouvements de ceux qui se développent ailleurs, et par suite à en affaiblir la portée.

2. Ensuite, il y a le « tiers-monde », notion assez floue puisque ce qu'on appelle Tiers-Monde va des mouvements d'Amérique Latine, en passant par ceux du

monde arabe et de l'Afrique Noire à une partie de l'Asie antérieure, de l'Asie du Sud-Est et même de Polynésie.

Les mouvements révolutionnaires de ces régions relèvent-ils d'un mouvement global lié au marxisme, ou non ? La question est en suspens, surtout depuis qu'à surgi la théorie de l'embourgeoisement des salariés solidaires des capitalistes dans les pays « riches ».

3. Ensuite, on isole (et c'est un problème sur lequel je reviendrai), on gèle un secteur immense du monde qui est le « camp socialiste », les pays de l'Est. Là, dit-on souvent, il n'y a plus de révolution à attendre. Mais je mets ici un point d'interrogation, car à mes yeux c'est la question clé de l'avenir. En tout cas, dans une grande partie de l'opinion socialiste et marxiste, on n'envisage dans ces régions qu'une démocratisation anti-bureaucratique, la liquidation « libérale » de contradictions secondaires, mais non une véritable révolution. Il y aurait alors changement de sens de ce que l'on appelle des objectifs révolutionnaires. Il y aurait un réformisme socialiste d'un nouveau genre.

On a donc une sorte de typologie géographique, d'usage courant, qui ne va pas très loin dans l'analyse.

Il s'en substitue dans beaucoup d'occasions une autre, horizontale, transcontinentale, par grands groupements sociaux : par exemple il y a les révolutions à base paysanne, agraire, dans les pays où l'économie est encore essentiellement appuyée sur le développement agraire. Il y a aussi la mise en avant, au contraire, de mouvements liés aux intellectuels au sens très large du mot, disons aux « tertiaires », à toutes ces forces dans les sociétés avancées qui ont pénétré aussi dans les pays sous-développés et qui ne sont pas liées directement à la production de la façon dont la classe ouvrière l'était dans le temps.

On recherche l'unité du mouvement révolutionnaire international à travers certaines analyses de ce type. Il existe des tendances à considérer que les mouvements intellectuels, en particulier d'étudiants, représentent un ferment particulièrement important, et même décisif dans le monde actuel, pour donner une unité au mouvement révolutionnaire international. Même Castro a dit, ces derniers mois ou années, qu'en Europe occidentale, il n'y a guère que dans les milieux intellectuels que se dessinait une avant-garde qui comprenait les problèmes révolutionnaires mondiaux.

Finalement, toutes ces façons d'appréhender les mouvements révolutionnaires dans l'ensemble du monde moderne posent la question préalable de savoir si une théorie générale de la révolution peut-être faite aujourd'hui : non pas en droit, mais précisément en fait. En droit, on peut toujours rechercher une théorie. Est-ce qu'en fait c'est possible, et dans certaines situations est-ce souhaitable ? Je pose la question, car il n'est pas prouvé qu'il soit souhaitable et nécessaire à tout moment de disposer d'un appareil à la fois d'interprétation et d'action, qui unifie les situations qui se présentent dans le monde entier. Je vais revenir sur cette question à propos du pluralisme et du polycentrisme.

Au cours de certaines périodes on a interprété les moments de *concentration* et les moments de *dispersion* du mouvement révolutionnaire international

comme des phases alternantes, justifiées par une extension progressive du mouvement, pendant laquelle les phases de dispersion étaient aussi importantes que les phases de concentration unitaire. Par exemple, déjà du temps de Marx, lorsqu'on a dissous l'Association Internationale des Travailleurs. On sait aussi que dans une toute autre période historique, Staline a fait dissoudre la Troisième Internationale (auparavant instrument unitaire des luttes unifiées) pendant la guerre, pour des raisons de stratégie au cours de l'alliance avec les Etats-Unis et la Grande-Bretagne, et que de son point de vue cette dissolution a eu l'avantage de lui permettre, en 1945, 46 et 47, de reprendre en main certains mouvements militaires et politiques révolutionnaires à sa dévotion en étendant le champ de son action, ce que probablement il n'aurait pas pu faire avec la 3ème Internationale.

On peut donc interpréter les phases de dispersion avec un sens positif ou négatif, selon les situations, mais en tout cas ce ne sont pas des phénomènes simplement chaotiques, sans signification.

Aujourd'hui, nous sommes dans une phase de dispersion qui correspond à tout un ensemble de phénomènes dont il faut saisir de quelle façon ils peuvent donner lieu ultérieurement à une nouvelle forme d'unité.

Même dans ces périodes-là, il se crée inévitablement des groupements, des liens internationaux, qui ont la fonction consciente, qui cherchent, qui veulent maintenir un certain type d'unité dans le mouvement, même lorsque cette unité est appuyée sur des bases assez fragiles au point de vue des luttes sociales de masse. Cela fut le cas, et c'est encore le cas jusqu'à un certain point, de ce qui s'appelle la 4ème Internationale, j'entends par là l'opposition communiste de gauche en Union Soviétique à partir des années 24-25, telle qu'elle s'est ensuite développée dans ce qui s'est appelé la 4ème Internationale, c'est-à-dire le courant de gauche du mouvement communiste anti-stalinien, qui a maintenu la préoccupation d'une forme internationale d'interprétation des luttes dans une période où le développement des mouvements révolutionnaires (comme par exemple la révolution espagnole en 1936, la première révolution chinoise dans les années 1926 à 1930) marchaient vers une certaine dissolution.

Ce courant a joué un grand rôle du fait de la direction politique de Trotsky, mais il y en a beaucoup d'autres. Il y a les tendances gauchises, ultragauchistes, droitières, etc... (Bordiga, Brandier, etc) qui représentaient toujours des embryons d'interprétation internationale du mouvement révolutionnaire.

Il n'y a pas de doute qu'aujourd'hui, malgré l'apparition de pilotes comme Mao Tse Tung ou Castro, nous sommes dans une situation où il y a dispersion du mouvement révolutionnaire, et une difficulté extraordinaire à interpréter leur cohérence, si elle existe et là où elle existe, en dehors de formulations purement littéraires. Il est très facile de rédiger une thèse ou un texte sur la révolution mondiale. On peut toujours peindre la situation mondiale, mais ce qui manquera souvent, c'est la réalité de cette unité internationale. On peut alors dériver l'analyse sur les objectifs, à défaut du fondement réel du mouvement, mais en conservant ses distances avec cette façon de voir la réalité du mouvement.

C'est un problème qui date de la 3ème Internationale. Il n'était pas certain, au printemps 1919, qu'il fallait fonder un organisme politique interprétant et

conduisant l'action internationale des travailleurs en vue du renversement du capitalisme. Il y a eu à ce sujet des discussions avec les communistes allemands et notamment avec Rosa Luxembourg avant sa mort, sur l'opportunité de fonder la Troisième Internationale. Trotsky m'a raconté personnellement que Lénine n'en était pas partisan, qu'il s'était fait forcer la main par les communistes russes. On pouvait en effet imaginer, dans les perspectives qui étaient à l'époque celles de Lénine, que la révolution européenne, si elle se développait, pouvait apporter un foyer d'action commune et de détermination d'objectifs, qui serait plus important que celui qui pouvait être déterminé à Moscou, centré sur la révolution russe et avec l'appoint d'un parti et d'un mouvement encore faibles et engagés dans la guerre civile.

Aujourd'hui, l'hétérogénéité est encore plus grande qu'à cette époque-là. On peut voir la confusion dans laquelle se débattent les Russes : le Kominform, la scission avec la Yougoslavie, avec les communistes chinois, la tentative de reconstitution à travers le réseau des 80 pays ; et cela aboutit à la situation présente ou l'on voit que le mouvement communiste international, celui qui relevait de la direction de Moscou, est incapable de surmonter la séparation dont je parlais entre l'évolution des pays ayant exproprié le pouvoir bourgeois (et que j'appelle socialisme d'Etat) et les mouvements révolutionnaires qui continuent à se développer dans le reste du monde.

En définitive, lorsqu'on se demande ce qu'il y a de commun, par exemple, entre la révolution du monde arabe, la lutte des Algériens contre l'impérialisme et l'occupation française pour l'indépendance nationale de l'Algérie, et la révolution cubaine, la lutte du Viet-Nam depuis 20 ans sur le plan national, social et politique, celle des Chinois, les conflits intérieurs ou apparemment intérieurs au monde socialiste : le conflit de 1956 en Hongrie et aujourd'hui le conflit tchèque ; la théorie de l'ensemble n'apparaît pas clairement. Quel est le dénominateur commun ? Où faut-il le chercher ? Voilà comment se pose le vrai problème de la validité du marxisme à la fois comme interprétation et direction du mouvement politique à l'échelle internationale.

Une série de thèmes sont ainsi mis en avant, et l'un des premiers qui nous préoccupent aujourd'hui, c'est la forme *nationale* des révolutions. On parle de voie Française, de voie tchèque vers le socialisme, mais aussi de voie cubaine, de voie chinoise. J'éprouve beaucoup de scepticisme pour cette théorie, pour des raisons de fond et pour des raisons pratiques. On a évoqué ici le contexte national nécessaire à toute révolution réelle, aujourd'hui comme hier. Je doute fort que ce soit de ce côté que se trouvent le ressort, les forces motrices profondes du mouvement révolutionnaire. Il est évident qu'il y a un cadre national, car il y a des Etats nationaux hérités de constitutions politiques qui reflètent une certaine division dans le monde, une certaine histoire et on ne peut pas agir en dehors de ce cadre.

Mais que sont ces « questions nationales » soulevées à l'heure actuelle dans le monde entier, et sur lesquelles se greffent les mouvements révolutionnaires. Il y en a toute une série très hétérogène : il y a tout d'abord la question des minorités, qui pose des problèmes de type fédéral, qui joue aussi bien dans les pays de l'Est que dans les pays de l'Ouest. Il y a des régions du monde où l'on ne

peut traiter la question des minorités de la façon traditionnelle européenne, en Afrique par exemple ; le Biafra est-il une minorité ? C'est souvent indéfinissable, selon les critères classiques.

Il y a aussi des majorités nationales. Les Etats européens sont le fruit d'une histoire très particulière, d'origine bourgeoise et capitaliste, et même impérialiste. On traîne cet héritage jusqu'à aujourd'hui dans les luttes actuelles. Comme on l'a répété, même la Tchécoslovaquie socialiste, comme Etat, est en grande partie la création de l'impérialisme franco-anglais en 1919.

Le problème national est un problème qui rend très difficile la détermination unitaire d'une lutte internationale et qui, pour nous, est entièrement faussé par la tradition inscrite dans la carte du développement de la bourgeoisie et du capitalisme.

On a dit que Marx avait souvent eu sur la question nationale une attitude circonstancielle, opportuniste dans le bon sens du terme. Il a soutenu des Turcs pour lutter contre le tsar, sans développer une véritable théorie de la question nationale. Il a soutenu l'Irlande surtout pour porter des coups à l'impérialisme anglais. Les Français, héritiers d'une tradition assez centralisatrice de l'Etat, sont probablement moins sensibles à cette question que les pays où les formes de l'unité nationale sont moins anciennes, moins totales, de sorte que pour eux, l'essentiel apparaît souvent de vivre comme nation.

Le marxisme est pourri de nationalisme, aujourd'hui. Et l'interprétation des mouvements révolutionnaires actuels comme accumulation de mouvement nationaux me paraît extrêmement dangereuse. Il faut donc d'abord chercher à comprendre quelles sont les relations internationales qui existent entre les problèmes, et quelles sont les répercussions d'un type de problème d'un pays sur l'autre, indépendamment des frontières nationales.

Je n'insiste pas sur le problème de l'Europe. Je reste convaincu qu'aucune stratégie n'a de sens en Europe si l'on met un accent exclusif sur le plan national. On voit, chaque fois que des mouvements importants se dessinent en Occident, France, Italie, Allemagne et Belgique, qu'il y a un caractère solidaire évident de toute une série de problèmes, solidarité contrecarrée par la division de l'Europe en deux, et par toute une série de problèmes secondaires sur le plan stratégique.

Il s'agit donc de savoir où est le vrai cadre des mouvements révolutionnaires actuels, et quelle est la signification internationale d'une lutte qui se développe sur le terrain national. Prenons l'exemple de Cuba. Les communistes cubains ont su donner à leur mouvement une signification de caractère international, et cela est très important. Ce n'est pas seulement le fait que le peuple cubain, que la nation cubaine, aient pu se déterminer en tant que tels, avec leurs particularités, la recherche de l'indépendance, c'est aussi que cette action les a conduits à donner une signification internationale à leur mouvement. C'est cela qui est un jeu dans les confrontations actuelles, pour eux. Si on avait eu affaire à un mouvement purement cubain, je ne crois pas que la signification internationale de leur action serait venue au premier plan comme elle l'a fait. Il n'y a pas vraiment une voie cubaine au socialisme, il y a un domaine d'expérience cubain de la révolution internationale, avec certaines caractéristiques.